

Le jour où Christa a pilé des piments entre ses mains avant de me masturber et de me demander – pour reprendre ses mots – de l’enculer, j’ai compris toute la beauté et la sagesse du célibat. Il existe en grec ancien, avait-elle précisé, un terme spécifique pour ça, pour la combinaison du piment et du coït anal. En réalité, il ne désigne pas le coït anal au piment mais au raifort. « Recte raifort », avait-elle dit, en tout cas pour cette technique en général. Elle l’avait dit en grec ancien, elle l’avait crié, j’avais crié moi aussi, et, si ce que j’avais crié était un mot, il était plus ancien que le grec ancien. J’avais de l’eau dans les yeux. Je ne crois pas que j’aurais ressenti une plus grande panique dans une maison en feu.

Le célibat – telle était, malheureusement, mon idée du moment, et je l’ai exprimée – nous épargne deux sortes d’expériences qui sont inévitables avec l’autre sexe : l’ennui et la souffrance, c’est-à-dire le halètement dans les bras d’une bonne femme ou, encore pire, d’une femme pas bonne, halètement d’espoir dans l’imminent au-delà. J’ai dit : Contre mauvaise fortune bon cœur, ou bon cul.

« Toi et tes calembours ! » a dit Christa tandis que je me préparais un bain de siège avec une décoction de sauge et de camomille.

Elle est partie sans se doucher. Elle était pressée, elle avait un cours à donner. Elle était maître de conférences en lettres classiques. J’étais assis dans la baignoire, gelant et brûlant à la fois. Je voulais ne plus jamais me remettre entre ses mains, entre les mains d’une femme. D’un autre côté, je ne savais pas quoi faire hormis ce qu’il fallait absolument faire.

C'est une erreur de croire qu'on n'a presque plus de rapports sexuels juste parce qu'on n'en a plus envie. Au contraire, je n'ai jamais eu une vie sexuelle aussi débridée qu'en ce moment, où le sexe m'ennuie.

Il y a deux raisons à cela. Premièrement, je ne suis plus nerveux. Pourquoi serais-je nerveux dans une situation qui m'ennuie? La nervosité nuit beaucoup plus que l'ennui à la virilité. La nervosité au lit est humaine, mais la réaction inconsidérée à des stimuli est animale. Le cynisme, en revanche, est humain. C'est pourquoi la bête, à la fin, ressort du lit en être humain. Deuxièmement, l'absence de désir n'est pas une raison suffisante pour se désintéresser du sexe. Au contraire. Il n'y a sans doute pas d'impulsion aussi puissante que celle qui commence à brûler chez un homme, quand il a perdu le désir dans une société qui n'est même pas capable de vendre un litre d'eau minérale sans donner une charge érotique à cette marchandise. On peut certes perdre le désir, mais on ne peut pas l'oublier. Le désir est d'ailleurs la seule chose que l'on ne puisse pas oublier. Nous savons que des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer peuvent avoir une érection spontanée alors qu'elles sont noyées dans le brouillard de leur biographie. L'impulsion à ressentir le désir est déjà devenue plus forte que celle de le satisfaire. Peut-être cette satisfaction ne consiste-t-elle qu'à pouvoir sentir le désir. Enfin, je veux pour une fois le sentir si fortement, si violemment que je trouve au moins plausible la signification qu'il a pour tous les autres.

Il me faut ici faire une petite digression. Il y a toujours des digressions à faire, je vais donc commencer par une digression sur les digressions: les affamés d'amour savent que la majorité absolue de toutes nos tâches quotidiennes n'ont rien à voir avec l'amour et ne s'en approchent même pas. Le quotidien, la vie en général se présente donc comme

une succession infinie de digressions qui nous éloignent de l'amour mais dont on espère qu'elles s'avéreront être en fin de compte les seuls détours praticables menant à l'amour. C'est pourquoi les spécialistes de l'amour sont pour les digressions, la digression est pour eux la forme et le maintien de la vie. Les carriéristes sont pour la progression, les amoureux pour la digression.

Voilà donc la première digression : lorsque j'étais jeune, le bonheur était vieux. Il n'y avait que des vieux dans la publicité. Toutes les formes possibles de bonheur – le linge propre, les cafés aromatiques, l'alcoolisme joyeux – étaient accréditées par des hommes grisonnants ou chenus, parvenus à maturité. « Ça vaut bien un Asbach Uralt ! » clamait à la télévision un papy devant sa bouteille de schnaps, qui incarnait le bonheur. Comme ce bonheur devait alors me paraître loin, à moi enfant ! Il me manquait beaucoup d'années pour y accéder. Lorsque je me suis enfin approché de la possibilité d'être associé au bonheur, tous les gens heureux qui en faisaient la publicité avaient trente ans de moins que moi. Le linge propre faisait soudain la joie des jeunes de vingt ans qui avaient transpiré dans leur tee-shirt au club de fitness, même l'alcool appartenait désormais aux jeunes, à des étudiants ou apprentis coiffeurs qui dansaient langoureusement sur une plage des Antilles après avoir avalé une seule gorgée de rhum Bacardi. Comme le bonheur doit me paraître aujourd'hui lointain et raté ! Il serait exagéré de parler de *lost generation* pour les gens de mon âge. Mais *lost in commercials*, on peut le prouver de manière objective.

Il n'y avait plus de machine à promettre le bonheur aussi efficace que la publicité. La promesse de pratiquer l'abstinence consumériste ne nous a pas vengés, en son temps, du fait que nous n'apparaissions pas dans la publicité ; elle n'a fait office que de baldaquin moral posé sur le monde austère des bourses d'études.

Physiquement, je me sens plus vieux que je ne suis. Mais psychologiquement je suis plus immature que je ne devrais être à mon âge. Cette phrase est absurde. Dit Hannah. Pour pouvoir juger mon état physique et psychique, il faudrait soi-disant que j'aie souvent été aussi vieux qu'aujourd'hui, c'est-à-dire que j'aie des points de comparaison. La seule vérité de cette phrase, c'est qu'on ne ressent jamais son âge comme un costume fait sur mesure. Jamais.

Christa est mariée. Une femme comme elle ne pourrait jamais se laisser séduire par un homme comme moi si elle était seule, à la recherche du grand amour. Mais son lit est déjà fait – et donc ouvert aux nouvelles recrues et autres conseillers en manque. Elle aime son mari Georg. Cela est vraisemblable quand elle le dit. Et tout va bien pour eux : pas d'enfants, deux bons salaires. Georg travaille dans la fusion industrielle. Je crois qu'il ne peut même pas chier sans constater avec satisfaction que sa merde est plus grosse que la plus grosse merde chinoise. Apte à la compétition. Il parle tout le temps de concurrence. Surtout avec la Chine. C'est paraît-il le plus grand défi du nouveau millénaire. Les statistiques prêtent à Georg une espérance de vie d'encore vingt-sept ans, et professionnellement il a encore treize ans devant lui avant d'être bon pour la ferraille. Pas d'enfants. Mais il parle d'un millénaire. Je me méfie de ces soi-disant décideurs qui pensent en millénaires. C'est insupportable. Ce serait sans importance. Nous dînons dehors – un groupe d'amis. Christa va aux toilettes, une minute plus tard je vais aux toilettes. Pour dames. La porte est entrouverte. Christa est assise sur la lunette des W.C., je me plante devant elle, elle

prend ma queue dans sa bouche. Quelle expression! Il n'y a pas de mots pour décrire cette folie avec dignité. C'est très bref. Ce n'est pas un acte. Juste une scène. Elle fait schloup trois fois et je dois remballer. Ce n'était pas pour le plaisir de le faire, mais pour le plaisir, ensuite, à table, de savoir que nous l'avions fait. Christa sourit. En attendant, Georg et les autres parlent de concurrence. Christa revient une minute après moi. Jamais elle ne quitterait Georg.

5

Il existe beaucoup de métaphores pour la chance qu'on n'a pas. Par exemple les raisins. Aujourd'hui, nous n'avions pas d'accroche pour le journal. Bien sûr, nous pouvons toujours puiser dans un stock d'articles encore inédits susceptibles de servir d'accroche n'importe quand, mais aucun d'entre eux n'enthousiasmait Franz. Il a donc gonflé le bref communiqué d'une agence racontant que les pépins de raisin sont des « capteurs de radicaux » particulièrement puissants. C'est ce qu'avait montré une récente étude américaine. Ce qu'on appelle les radicaux libres – Franz a cherché sur Google et expliqué ce que c'est : « des molécules auxquelles il manque un électron et qui vont le chercher de force dans une autre molécule qui en aurait pourtant encore eu besoin » – font vieillir prématurément et écourtent donc notre espérance de vie. Comme la cigarette déclenche une véritable explosion de radicaux libres dans l'organisme, les gros fumeurs auraient particulièrement intérêt à manger beaucoup de raisin, dont les pépins s'avèrent être les meilleurs antioxydants. Les pépins! Il ne faut donc pas les recracher, disait l'article, mais les avaler. Franz a illustré l'article avec une photo d'archives montrant une jolie fille en bikini en train de manger des raisins. Contrairement à Franz, je ne prends plus au sérieux la fabrication du journal. Même si je crois parfois à ce que nous

écrivons. J'ai envoyé Traude, ma secrétaire, acheter du raisin au supermarché le plus proche, puis j'ai fumé en répondant à quelques e-mails. Le raisin que Traude a rapporté, lavé et déposé dans un plat sur mon bureau était sans pépins.

La rubrique dont je suis responsable au journal est la rubrique « Vie ».

6

Je n'écris presque plus. Je donne la direction à suivre dans le service. Mais la direction serait donnée même si je cessais d'opiner. Je rédige parfois des articles. Et je dois d'ailleurs être extrêmement prudent. Car toute tentative de faire à partir d'un mauvais allemand un allemand un peu moins mauvais, ou même une phrase à partir d'une formule, déclenche l'agressivité de mes collaborateurs, qui considèrent le bon allemand comme du mauvais journalisme. Franz, par exemple, adore ce verbe stupide : « indiquer ». Il le prend pour du style. Tout propos rapporté est suivi non pas d'un « dit-il » ou « dit-elle », mais d'un « indique-t-il » ou « indique-t-elle ». « La nouvelle crème anti-âge pour le visage de Revlon est la première dont l'efficacité a été scientifiquement prouvée », indique Agnes Schönborn, la chargée de communication de Revlon. Ou « Les thermes d'Obertuschl fixent de nouveaux critères pour le tourisme du bien-être », indique Unterpointner, le directeur de la cure. Je lis ça et j'indique que je suis satisfait. D'autant plus que j'ai recommencé à écrire moi-même.

Écrivez, Nathan! a dit Hannah, c'est-à-dire le Dr Singer, ma thérapeute, écrivez tout! Un reportage sur le voyage qui vous a amené au point où vous n'éprouvez plus de désir. On pourra travailler avec ça.

Une autobiographie?

Non. Un reportage. Vous savez faire ça. Imaginez que vous devez écrire un reportage sur les limites de l'espace

Schengen, imaginez la vie à la frontière. C'est le calme plat. La vie dans un no man's land. Bien ordonnée, mais menacée d'une certaine façon. Parce que l'autre vie est si proche. Des soldats patrouillent avec des jumelles de vision nocturne et des chiens agressifs entraînés à flairer les étrangers qui veulent entrer. Et maintenant, remplacez Schengen par désir. Je veux lire ce reportage sous votre plume, Nathan!

Tout a commencé très tôt, mais je n'ai vraiment pas envie de travailler maintenant sur mon enfance. Je veux réussir à maîtriser mon âge mûr!

Nathan, nous ne faisons pas un travail freudien classique. Mais toute histoire a un début, un milieu et une fin. Est-ce que j'ai parlé d'enfance? Non. Et après la fin c'est l'issue.

Je dois donc trouver une fin?

La limite devant laquelle vous êtes. Comment y êtes-vous arrivé? Comment se passe la vie à la frontière?

Curieusement, je faisais confiance à Mme Singer. Je me disais qu'elle me convenait. Parce que je la considérais comme une charlatane. Parce que les concepts psychanalytiques qu'elle maniait me rappelaient les cocktails new-yorkais. Et parce qu'elle était grosse et autoritaire. Elle était comme ma mère. Qui plus est, elle était l'incarnation d'une mamma juive. Hannah avait l'air d'une mamma, parlait comme une mamma, sauf qu'à l'inverse d'une mamma elle n'essayait pas de m'inoculer des sentiments de culpabilité, mais au contraire de me les enlever. Je lui racontais mes liaisons comme un petit garçon confesse à sa mère qu'il a fait une bêtise.

Je me sens mal, Hannah. Je suis un homme marié. Et heureux dans son mariage. Pourquoi suis-je si malheureux alors que j'ai fait un mariage heureux? Pourquoi ça?

Notre tâche ne consiste pas à sauver votre mariage, mais à reconstruire votre désir. Vous savez ce que vous apporte votre femme. Mais ce que vous n'avez pas, vous ne pouvez le chercher que chez les autres. C'est une question de logique et non de morale.